

Non seulement François la subit, mais il se vit grâce à la fortune et à l'orgueil paternels, entouré de jeunes seigneurs trop contents de festoyer aux dépens du riche marchand. Il est difficile de dire jusqu'où il se laissa entraîner, mais il paraît assez certain qu'il s'acquît une certaine célébrité par ses singularités, ses bouffonneries, ses farces et ses prodigalités. Et pourtant tourmenté par le besoin de viser loin et haut, il tâchait de sortir de ses banalités.

Des troubadours parcouraient l'Italie à cette époque, François s'éprit d'une sorte de passion pour la chevalerie et crut voir dans la dissipation un des traits distinctifs de la noblesse. Il s'y livra sans frein, ce qui ne l'empêcha pas de se coudoyer souvent avec la misère affamée et en guenille.

À la vue de ces pauvres, avec sa nature impressionnable, il oubliait quelques instants tous ses plaisirs, et plus d'une fois il lui arriva de tout leur donner ce qu'il avait, jusqu'à ses vêtements.

Un jour qu'il était occupé dans la boutique de son père, quelqu'un vint lui demander la charité au nom de Dieu, impatienté, il le renvoya durement, mais il se reprocha bien vite sa dureté, que n'aurais-je pas fait, pensa-t-il, si cet homme était venu me demander quelque chose au nom d'un comte ou d'un baron ? laissant ses clients il courut après le mendiant.

Pendant quelque temps, il montra de grandes aptitudes aux affaires, à la satisfaction de son père. Malheureusement la mauvaise compagnie exerçait sur lui la plus pernicieuse influence.

Le vent était aux réformes, la soif de liberté se faisait sentir dans toute la péninsule, les événements politiques se précipitaient, les républiques alliées avaient

forcé l'empire à les reconnaître. La ligue Lombarde, avait, par ses armées, en 1183, et la paix de constance, arraché à Frédéric Barberousse presque toutes les prérogatives du pouvoir, de tout côté on entrevoyait des visions de liberté. Le mouvement commercial qui ébranlait le Nord de la France se répercutait au-delà des Alpes. Assise y prit sa part. La population se précipitait à l'assaut du château et élevait des murailles menaçantes autour de leur ville. François âgé de 17 ans comptait parmi les plus vaillants de ces glorieuses journées.

Au milieu des luttes de la bourgeoisie et de la noblesse, il étonnait ses compagnons par sa gaieté, gardant son franc parler avec les habitants des châteaux, comme avec l'habitant de l'humble chaumière. Il leur communiquait ses rêves chevaleresques, et leur disait souvent ; vous verrez qu'un jour je serai adoré par tout le monde. Était-ce une vue prophétique ? Était-ce vanité ?

À la suite de ses fêtes et de ses débauches, François tomba malade. C'est durant sa convalescence que le vide de sa vie lui apparut. Le souvenir de son passé l'assaillait avec une insupportable amertume. Il se prenait en dégoût ; les ambitions lui paraissaient ridicules, il se sentit accablé sous le poids de ses souffrances nouvelles. Dans ses heures d'angoisse il chercha un refuge dans l'amour et la foi. Hélas ! la victoire n'était pas complète, et cédant à ses idées chevaleresques, il disait à ses amis dans ses moments d'épanchements : "Je sais que je deviendrai un grand prince." Et pourtant les réflexions faites au lendemain de sa maladie lui revenaient, il cherchait vaguement quelque chose pour laquelle il vaut la peine de vivre, c'était la lutte nocturne mystérieuse et solitaire de Bé-